

Z 38902

Paris

1704

Lelevel, Henri

Lettres sur les sciences et les arts

janvier

INVENTAIRE

Z. 38902

LETTRES

SUR

LES SCIENCES

ET SUR

LES ARTS.



Z. 168.

A PARIS,

Chez JEAN RICOEUR, Quay
des Augustins, à l'Image Saint
Augustin.

M. DCC. IV.

AVEC PERMISSION.

5872

607



LETTRÉS
SUR
LES SCIENCES
ET SUR
LES ARTS.



I. LETTRE.

*Sur la nature & l'usage de
l'Eloquence.*



O I C Y bien des disserta-
tions sur l'Eloquence, Mon-
sieur. Les uns la condam-
nent comme une peste pu-
blique ; les autres en font toute la
force & toute la beauté de l'esprit.

A

8 *Lettres sur les Sciences*

Tous, si je ne me trompe, manquent également d'exactitude dans leurs idées.

La Rhetorique, non plus que la Dialectique, n'est point une science particuliere ; c'est la methode d'entendre & de figurer des raisonnemens, comme la Dialectique est la methode de les former & de les arranger : elles dependent l'une & l'autre des notions qui regardent la morale & toute la vie humaine. Remplissez un esprit de toutes les regles de la Dialectique, elles seront en lui sans effet, s'il ignore ce qui regarde l'homme en particulier, & la nature en general. En vain l'on prétendrait raisonner sur ce que l'on ne connoît pas exactement. Remplissez ce même esprit de tous les preceptes de la Rhetorique, il ne pourra les mettre en œuvre, s'il n'a des notions distinctes qu'il puisse étendre & représenter sous des mouvemens affectifs & sous des images vives. Il fera des figures, mais il ne raisonnera pas ; il employera des termes & des expressions, mais elles

& sur les Arts. 3

n'exprimeront rien de tout ce que demande l'entendement ; ses discours seront des cadavres d'éloquence, un pur langage de sophiste.

C'est cet abus si fréquent dans le monde qu'apparemment l'on a voulu condamner en censurant l'Eloquence. Les censeurs voyent tous les jours une foule d'hommes hardis prêcher pompeusement la Religion & la morale ; ils s'appetçoivent que tant d'Orateurs n'ont point de notions distinctes sur les sciences dont ils discourent ; que dans un sujet ils en amènent plusieurs autres ; qu'ils font des preuves de nouvelles difficultez ; qu'ils s'évaporent en exagérations hors d'œuvre. Ils les regardent comme d'importuns declamateurs ; ils les plaignent comme des esprits vuides, qui font parade d'une vaine écorce ; ils plaignent de même les auditeurs qui sont ébloüis & entraînez par de simples mouvemens, par des figures & des images sous lesquelles il n'y a rien de réel ; ils préfèrent des veritez toutes nuës, ou exposées avec simplicité, à ce ma-

4. *Lettres sur les Sciences*

vége qui ne sert qu'à couvrir une profonde ignorance , & qui ne contribue en rien à perfectionner l'esprit & à reformer les mœurs ; en un mot ils veulent , quoi qu'ils ne s'en expliquent pas nettement , que l'Orateur soit un Philosophe instruit en toutes sortes de matieres , rempli d'idées distinctes sur toutes sortes de sujets , & qui connoisse si bien l'homme , qu'il ne manque jamais de lui faire sentir la solidité du bon parti , de l'éclairer & de l'instruire. Jusques-là ils n'ont pas tort. Mais il s'agit de déterminer quelles mesures doit prendre le Philosophe pour persuader & faire goûter la verité à toutes sortes de personnes.

Pendant qu'il ne parle qu'à des hommes qui veulent étudier par principes , & démêler les idées pures d'avec les idées confuses , le réel d'avec les phantômes de l'imagination , il ne doit raisonner que de la maniere la plus simple. Toutes ses demonstrations doivent être serrées , il doit tout reduire sous la forme syllogisti-

& sur les Arts. §

que. C'est le goût de ceux qui cherchent la science ; on ne les contente point , & on ne les éclaire point par une autre voye.

Mais s'il doit parler à un peuple , qui d'ordinaire ne fait usage que de ses sens , & qui ne trouve point de prise sur les notions pures de l'esprit ; c'est alors qu'il doit étendre ses raisonnemens , & les revêtir de mille images sensibles : il doit choisir & figurer les termes ; il doit donner mille tours differens à ses expressions ; il doit enrichir de similitudes & de comparaisons tout ce qui fait la force de son discours ; il doit le soutenir par une suite de mouvemens reglez. C'est là que l'on découvre le naturel de l'Eloquence & les qualitez de l'Orateur. La matiere bien prise , & les principes bien établis amènent naturellement les figures & l'action ; mais il faut qu'il soit aidé de la fécondité du genie & d'une imagination brillante : il faut qu'il soit encore aidé de l'expérience qui doit lui avoir appris le caractère dominant dans ceux

6 *Lettres sur les Sciences*

à qui il porte la parole. Car c'est par cette connoissance qu'il prend les formes nécessaires pour gagner les esprits, & qu'il sçait réveiller à propos ces traces principales, d'où dépend une infinité d'autres traces qu'on appelle *accessoirs*, dont le renouvellement produit tous les grands effets qu'on attribue à l'Eloquence. C'est même en cela que consiste toute la délicatesse de l'art, qui par cette raison suppose la connoissance de la Physique.

Qui pourroit nier que tout cet appareil est nécessaire pour gagner & pour convaincre la multitude ? Mais qui peut nier aussi qu'il demande dans l'Orateur la connoissance distincte des veritez, la solidité des principes, la force du raisonnement ? Et qui peut nier que tout cela ne soit la suite d'une Philosophie exacte, & qui s'étend à tout ? Sans cette Philosophie, où est l'Orateur qui puisse être persuadé de ce qu'il debite ? & s'il n'est pas persuadé, comment pourroit-il persuader les autres ?

Remarquez bien ceci : l'on ne persuade d'une conviction intérieure & effective qu'autant que l'on est persuadé soi-même. L'on ne peut être persuadé intimement qu'autant que la raison force l'esprit. Donc l'on ne persuade en effet qu'autant que l'on raisonne solidement, & que le discours coule de source & d'un cœur entièrement pénétré. L'auditeur ne distinguera pas la force des raisons, mais il la sentira. La beauté des figures, la grandeur des mouvemens, la justesse des comparaisons le rendront appliqué ; mais ce sera la vérité qui l'enlèvera. Posez le même tour, les mêmes figures, les mêmes mouvemens ; ôtez la vérité & la force des preuves, l'auditeur demeurera sans conviction. Peut-être dira-t-il qu'il est persuadé ; mais dans le fonds il ne le sera pas, il sentira qu'il est seulement ébranlé ; la suite le manifestera.

Voici donc d'où dépend le discernement de l'Eloquence. La vraie Eloquence, celle qui est fondée en rai-

§ *Lettres sur les Sciences*

raisonnemens solides, produit toujours de bons effets. La fausse Eloquence, qui n'est qu'un assemblage de mots & de figures, ne produit que de l'illusion ; elle laisse toujours l'esprit dans les tenebres, & le cœur dans le dérèglement.

C'est en gros ce que je puis vous dire sur cette matiere ; tout se réduit là. L'Orateur est un Philosophe qui étend & embellit ses raisonnemens. Ainsi bannissons l'Orateur qui n'a pas commencé par la Philosophie, & qui ne la cultive pas par des meditations continuelles. C'est un temeraire qui ne parle qu'au hazard ; c'est un superbe qui se donne pour maître, & qui n'a pas encore commencé d'être disciple ; c'est un imbecile qui prend l'écorce pour la verité, & ce qui brille à l'imagination, pour ce qui est solide à l'esprit. Qu'il se déchaîne tant qu'il lui plaira contre la Philosophie, qu'il fasse le bouffon sur les fausses idées qu'il s'en est faites, & sur les questions où il n'entend rien ; c'est un personnage digne

& sur les Arts. 9

de lui. Il sera toujours vray que son éloquence dépourvüë de Philosophie n'est qu'une puerilité, & que c'est précisément parce qu'il n'est pas Philosophe, qu'il est impuissant Orateur. Je suis, &c.

II. LETTRE.

Sur les idées d'où dépend la véritable Eloquence.

JE vous ai dit, Monsieur, qu'il ne faut point d'éloquence, ni de brillant pour ceux qui demandent qu'on les conduise par des principes clairs & de justes conséquences. L'Eloquence pour eux est dans la précision, dans les justes rapports, dans la liaison nécessaire de la conséquence au principe.

Quelques Auteurs ont dit que le bel art des Orateurs est comme un prestige, qui aveugle, affoiblit, enchaîne l'esprit, & en retrecit la ca-

10 *Lettres sur les Sciences*

pacité. C'est qu'en effet un esprit qui est empêché de rechercher les rapports de son objet, est comme renfermé dans des bornes fort étroites ; & c'est ce qui arrive aux plus excellens Philosophes. Plus ils ont de disposition à raisonner exactement, & à discerner ce qui est exactement vray, moins ils se reconnoissent dans un étalage pompeux, parce que leur attention, d'où dépend l'exacritude du discernement, se trouve interrompue.

Une foy vive & une ardente charité font encore dédaigner l'Eloquence dans ce qui regarde la Religion. Les hommes détachés du monde souffrent avec peine des beautés empruntées sur des veritez plus belles pour eux que toutes les grâces de la nature & de l'art : ils ne demandent qu'une exposition simple des merveilles de la Providence ; de la grandeur des mysteres ; de la surabondance des misericordes éternelles : ils trouvent l'Eloquence dans la simplicité, dans l'exclusion de tout ce qui brille ; s'ils ad-

& sur les Arts. II

mettent des images dans le discours, ce sont celles dont Dieu lui-même est l'auteur ; celles qui sont l'ouvrage des hommes, leur paroissent étrangères.

Mais comme il appartient à de tels hommes, instruits par une meditation profonde des veritez essentielles, d'instruire ceux qui n'ont pas les connoissances necessaires pour discerner le bon chemin ; ils doivent aussi employer pour les autres ce qu'ils ne demandent pas pour eux-mêmes. Ils sont Philosophes chrétiens ; cela suffit pour eux & pour ceux qui leur ressemblent ; mais ils doivent être quelque chose de plus pour la multitude, pour le commun des hommes toujours entraînez par le mauvais exemple, toujours dissipés par les soins de la vie, toujours occupez des biens temporels.

L'état de peuple est une source d'infirmité. Des esprits abaissés par tant de travaux serviles ne peuvent pas s'élever aux idées pures ; en vain on leur propose ce qui est abstrait ; comme ils sont assujettis aux sens & à l'ima-

12 *Lettres sur les Sciences*

gination, ils vous assujettissent aussi à rendre sensibles les idées que vous leur proposez; & cette sensibilité dépend de mouvemens, de tropes, de figures dont les idées sont revêtues.

Les idées pures se présentent à l'esprit en conséquence d'une sérieuse réflexion: les idées sensibles saisissent l'ame en conséquence des impressions faites sur le cerveau; elles ne vont point directement à l'intelligence, elles sont comme un circuit pour y arriver; elles passent, pour ainsi dire, par l'imagination; ce sont des images & des idées tout ensemble: jonction d'images aux idées si nécessaire, que sans elle l'esprit vulgaire ne recevroit aucune idée, & n'admettroit aucune vérité capitale.

Mais vous voyez que la Providence ne nous manque pas au besoin, puisque dans la dépendance du sentiment où sont les hommes, elle tire du sentiment même les moyens de les attacher au vray, & de leur faire suivre la justice. Conduits par cette voye, ils ne comparent pas les vesti-

& sur les Arts. 43

tez entre elles : mais le point est d'être convaincu , de goûter la vertu chrétienne , de la préférer à tous les biens de la terre ; & il n'y a que le Philosophe , le Philosophe chrétien , dont l'éloquence puisse convaincre , & rendre la vertu aimable.

Peut-être y a-t-il des Philosophes , qui tout munis qu'ils sont de dialectique , & des notions nécessaires pour raisonner exactement sur des matieres importantes , ne peuvent pas revêtir leurs pensées d'une maniere agreablement sensible. Que ceux-là demeurent dans leurs bornes ; qu'ils n'entrent en matiere qu'avec ceux qui veulent devenir Philosophes , & qui demandent des raisonnemens de la plus rigoureuse exactitude. Mais il est toujours certain qu'un Philosophe exact , exercé dans tout ce que la Philosophie embrasse , conduit par de justes notions , & d'ailleurs d'une heureuse constitution dans le sang & dans le cerveau , non seulement trouvera matiere abondante sur toutes sortes de sujets ; mais encore que tous les tro-

14 *Lettres sur les Sciences*

pes, toutes les figures, toute l'élegance, toutes les images propres à gagner le vulgaire, couleront naturellement de son génie; elles en couleront, dis-je, pendant que le non Philosophe avec l'imagination la plus fertile & la plus brillante, se donnera la torture pour assembler des mots, & après bien des fatigues ne trouvera que le secret de parler à l'imagination, & point du tout ni à l'esprit ni au cœur, c'est-à-dire, de parler en l'air, & toujours sans effet.

Cependant où sont ceux qui pour discourir sur les plus hautes veritez, font provision d'autre chose que de notions confuses & de tours d'imagination? Tout marque dans les Orateurs ordinaires que l'avantage qu'ils ont au dessus du peuple, est dans l'imaginative; & comme ils ne débitent que ce que tout le monde sçait comme eux, & simplement par ouï-dire, aussi laissent-ils toujours le monde dans ses tenebres; chacun suit toujours les préjugés de la vie.

Combien en voyons-nous même qui

& sur les Arts. 25

dans la confusion de leurs idées parlent confusément pour le vice & pour la vertu, qui préconisent l'orgueil avec l'Évangile, & bien-tôt après autorisent la volupté ; La convenance de leur langage avec le goût des hommes d'imagination, dont le nombre est infini, les fait regarder comme des hommes du premier ordre ; mais il n'en est pas moins vrai que ce sont des hommes vulgaires, qui ne tireront jamais l'esprit de ses incertitudes naturelles.

J'ai dit, il est vrai, qu'on ne peut instruire & gagner le peuple que par la voye des idées sensibles : mais il y a bien de la différence entre les idées sensibles que donne au peuple un Orateur véritablement Philosophe, & celles que lui donne un Poète ou un Rheteur. Celui-ci ne tirant tout ce qu'il dit que de l'imagination & des opinions communes, s'arrête à l'imagination, & ne passe jamais au de-là. Tous ceux qui l'écoutent, ou qui le lisent, n'en deviennent ni meilleurs, ni plus instruits ; c'est toujours l'opi-

16 *Lettres sur les Sciences*

nion qui regne , la verité ne s'établit point. Mais le Philosophe toujours conduit par l'intelligence , toujours formant les raisonnemens des idées les plus justes de la raison , donnant par ce moyen aux grandes veritez toute leur étendue , & les mettant dans tout leur jour , penetre jusques à l'intelligence de ses auditeurs , y porte une lumiere qui les inquiete dans le mal , & qui leur fait goûter le bien. Ils ne paroissent plus ce qu'ils étoient , on les trouve tout changez , non pas pour un moment , mais constamment ; ils sont confus de leurs premieres dispositions , ils ne veulent que ce qu'a conclu l'Orateur. C'est l'effet certain de la veritable Eloquence ; tout discours oratoire qui ne produit pas cet effet , sur tout quand il s'agit des mœurs & de la pieté , est un discours de Rheteur qui declame sans s'entendre. Je suis , &c.



III. LET-

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

III. LETTRE.

*De la science, & de ses effets
dans l'Eloquence.*

VOUS sçavez, Monsieur, que plusieurs font consister la science dans un amas de faits & de passages d'Auteurs, établis dans une tête. C'est en avoir une fausse idée ; la science consiste dans un droit acquis sur toutes les matieres, & dans la facilité de les traiter par principes.

Pendant qu'il ne s'agit que de descriptions, d'Eloges, ou de portraits, il n'est pas nécessaire que l'Orateur soit sçavant ; les tours d'imagination & les traces de son cerveau lui suffisent. Dans ce cas l'esprit n'agit que sur elles ; mais s'il est question de quelque verité importante, il faut qu'il soit muni de connoissances distinctes, & qu'à la faveur d'une vive lumiere il apperçoive tous les rapports

18 *Lettres sur les Sciences*

de son sujet : lumière qui est la source des veritez morales , & le flambeau des Intelligences. Il faut que l'esprit en tire ses raisons ; & pour leur donner toute la force & toute l'étendue convenable , il faut qu'il soit instruit à fonds de tout ce qui regarde l'homme & toute la vie humaine.

L'on ne demande pas , comme se l'imaginent quelques Critiques trop prompts , qu'il fasse un débit fastueux de sa science ; mais on prétend qu'elle amenera l'abondance dans le discours , & qu'elle fera servir toute la nature à la fin qu'il se propose.

Représentons-nous , je vous prie , un Orateur qui connoît l'ordre de la nature ; qui en connoît les loix , & leurs effets ; qui sçait les causes particulières de ce qui se passe en lui , & dans le monde corporel ; représentons-nous un autre Orateur qui n'ait jamais considéré ni l'homme , ni le monde en lui-même ; qui ne soit jamais remonté des effets à leurs causes , ni descendu des causes à leurs effets par des notions pures & distinctes ;

mais qui soit seulement aidé des expériences qu'ont tous les hommes par le simple usage de leurs sens : lequel des deux sera plus en état de parler efficacement sur ce qui regarde l'homme, ses devoirs & sa religion ? Pour moi je m'imagine voir un pigmée auprès d'un géant ; & vous m'avouerez que pendant que l'un ne dit à ses auditeurs que ce qu'ils savent comme lui, l'autre par ses connoissances particulières remué dans les siens une infinité de ressorts, dont le mouvement leur fait envisager des objets qui les saisissent, & auxquels ils sont honteux de n'avoir pas assez pensé.

Enfin l'un ne persuadera jamais, l'autre persuadera toujours. Celui-ci persuade, parce que fondé en lumière il va toujours, quoique par des voyes détournées, & en amusant, pour ainsi dire, l'imagination, il va toujours à l'intelligence, d'où non seulement dépend la conviction intérieure, mais d'où naissent encore ces passions salutaires qui sont comme le contre-coup de la lumière répandue.

20 *Lettres sur les Sciences*

L'autre ne persuade point, parce que dépourvû de notions lumineuses il ne s'entend pas lui-même ; & que ne s'entendant pas, il ne peut débiter que des sons pour les oreilles & pour le cerveau ; il laisse ses auditeurs dans la sterilité où il est lui-même. Si quelquefois il obtient quelque chose, on le lui accorde comme à un importun, dont on desire de se défaire.

Je suppose néanmoins que les esprits des auditeurs ne soient point emportez par la prévention, & que sans avoir pris parti, ils desirent uniquement connoître ce qui est vray. Dans cette situation le faux Orateur pourra les ébranler, mais le seul Orateur Philosophe les gagnera. Il peut arriver que l'éloquence de celui-ci ne fasse aucun effet sur d'autres auditeurs ; mais c'est parce que la préoccupation les aura déjà déterminez ; il peut arriver de même que celui-là soit applaudi & goûté ; mais c'est précisément parce qu'il aura favorisé le parti que l'on avoit déjà pris, & que l'on ne vouloit pas quitter ; car la prévention &

& sur les Arts. 21

l'entêtement changent tout. Cette maladie à part, l'on peut assurer que le peuple Chrétien n'allant à la Prédication que dans le desir de s'instruire & de suivre la verité reconuë, le plus grand nombre se convertiroit, si nous n'avions que de veritables Orateurs.

L'on n'a donc pas eu peu raison de censurer l'éloquence ordinaire de la Chaire, & de prétendre que sans le fondement de tout ce que la Philosophie embrasse sous la direction de la Foy, l'on ne peut être que superficiel Orateur, toujours incapable de penetrer jusqu'à l'esprit & au fond de l'ame : incapacité d'où s'ensuit le peu de progrès de la Religion, l'indifférence sur l'affaire du salut, le relâchement de la Morale, & presque l'extinction de la piété. Pendant que l'on ne parlera qu'à l'imagination des hommes, & que l'on ne leur remuëra ni l'esprit ni le cœur, ils demeureront dans leurs vieilles habitudes, ils ne discernent point la voye de la verité.

22 *Lettres sur les Sciences*

Nos Orateurs en conviennent; mais ils vous disent hardiment que les affections humaines leur sont connues, & que le grand livre du monde où ils lisent tous les jours, leur suffit pour découvrir le chemin du cœur. Mais comment y lisent-ils dans ce grand livre du monde? Aveugles! qui ne voyent pas que pour connoître l'homme, & le mener où l'on veut, il faut connoître les loix selon lesquelles son auteur agit en lui, la liaison des sentimens de l'ame avec les impressions que le cerveau reçoit, la source des idées pures, la source des préjugés, les liens qui nous attachent à tout ce qui nous environne. Quel genre de connoissance est celui qui n'est pas fondé sur ces notions? Aveugles! qui ne voyent pas que d'avoir les yeux sur le grand livre du monde, n'est rien, si l'on ne sçait chercher les causes du bien & du mal qui s'y passe; & que pour découvrir ces causes, & les remèdes convenables, il est nécessaire que l'esprit soit toujours élevé au dessus du sensible. Mais il est inutile de

leur indiquer les routes de la vérité : la mauvaise éducation, l'exemple, les préjugés leur en fermeront toujours les avenues ; & dans leurs tenebres l'orgueil leur persuadera toujours qu'ils ont également l'art & la raison sous la main.

L'on me viendra dire sans doute, que les Apôtres & les Peres n'étoient point de ces Philosophes que je demande ; mais je répondrai que quoique la plupart des Saints n'ayent pas discoursé sur les premières notions de l'esprit, tous leurs discours néanmoins se rapportent à ces notions. Ils étoient Philosophes par la grace, qui abrège bien le travail. Nos Orateurs peuvent le devenir par la même voye. Mais je serois d'avis qu'en attendant ce grand don, ils profitassent de tout ce que l'ordre naturel leur présente, & qu'ils fissent tout l'usage qu'il se peut faire de l'esprit. En un mot, que l'on nous donne des Pauls, des Augustins, des Athanases ; nous ne demandons pas d'autres Docteurs. Je suis, &c.

IV. LETTRE.

De la pratique de l'Eloquence.

Vous me demandez , Monsieur , si l'Eloquence n'est pas aussi nécessaire dans le Barreau que dans la Chaire où l'on explique la morale de l'Evangile. Vous pouvez vous satisfaire vous-même en considérant que le Prédicateur parle à des hommes prévenus de mille erreurs , flaté par leur propre corruption , incertains sur les biens de l'ame , puissamment attirés vers les biens du corps , qui trouvent de la douceur dans leurs miseres ; & que l'Avocat parle à des Juges qui n'ont autre intérêt que de faire rendre à chacun ce qui lui appartient. Il est évident que selon le premier objet , il faut employer toute l'adresse imaginable. Ce sont des infirmes dont il faut détruire les préventions ; ce sont des hommes délicats dont

dont il faut ménager l'amour propre, ce sont des hommes toujours sensibles ; tout l'art de l'Eloquence est nécessaire pour tromper leur imagination, & leur insinuer les vérités salutaires. Selon le second objet, tout cet art est superflu : ceux qui jugent des affaires civiles, sçavent les loix & les usages ; ils sont fixez à des maximes ; l'amour propre ne les sollicite ni pour un parti ni pour l'autre ; il suffit de leur exposer simplement le fait & ses circonstances ; & je croi que l'Eloquence employée devant eux, leur est en quelque façon injurieuse. Veut-on les émouvoir sur ce qui n'est pas juste ? veut-on les ébloüir, captiver leur entendement, les surprendre ? Et si on ne leur demande que la justice, quelle raison a-t-on de penser qu'ils ne la rendent pas sur la vérité connue ? Sont-ce des imbécilles qu'une chute de période, & un ordre de figures puissent déterminer ? Si cela étoit ainsi, où seroit l'avantage de la bonne cause ?

Voilà sur quoi il me semble qu'ils

26 *Lettres sur les Sciences*

n'auroient pas tort de se piquer. Lors qu'il s'agit de secourir un malade que la douleur accable, le medecin judicieux expose simplement la cause du mal, & les proportions du remede avec la cause. Lorsque dans un Conseil politique telle affaire demande une connoissance exacte & une décision prompte, l'on ne s'avise pas d'employer l'art des Orateurs. Dans toutes les occasions où il y a des Juges ou des arbitres établis pour décider par connoissance de cause, l'Eloquence est un vain amusement. Aussi étroite elle bannie des Tribunaux de la plus éclatante réputation. L'honneur public & l'intérêt de la société commune sollicitent suffisamment des Juges, l'amour propre se retrouve assez dans la justice de leurs jugemens, la corruption naturelle n'y met aucun obstacle. Mais dans l'affaire du salut où chacun est établi juge de soi-même, le malade aime son mal, le remede lui fait horreur, la sensualité le gagne, les passions le tyrannisent, l'imagination le gouverne. Pour trom-

per tant d'ennemis , & passer , pour ainsi dire , au travers , il faut couvrir d'Eloquence les véritez qui doivent rétablir l'entendement , & rappeler le cœur à son véritable objet. Une telle Eloquence n'a rien de commun avec cette sagesse humaine que des Philosophes Grecs vouloient faire triompher de la simplicité de l'Evangile. La sagesse des Grecs étoit un amas de raisons ébloüissantes , & d'expressions pompeuses contre la sagesse essentielle.

L'Eloquence que j'appuye est un artifice charitable , qui n'a pour but que d'établir les vertus évangéliques : artifice toujours saint dans cet usage , mais toujours profane & illusoire , quand il ne s'agit pas des véritez du salut , & de ce qui s'y rapporte.

Vous m'avouerez qu'hors de ces véritez tout est petit , & que rien n'est plus vain que de donner pour grande ce qui n'est que vanité , & toujours pure misere. Autant que la politesse & le tour insinuant sont nécessaires dans le commerce de la vie , autant

28 *Lettres sur les Sciences*

l'Eloquence, selon l'idée que nous attachons à ce terme, est superflue & importune dans tout ce qui se borne aux affaires temporelles.

Mais il ne suffit pas d'avoir discerné les matières où elle peut être employée, il faut la savoir proportionner à l'Auditeur. Comme l'imagination varie dans les hommes selon les différences de l'éducation & des impressions reçues, il faut aussi varier l'Eloquence selon le génie des nations & l'esprit des sociétés à qui l'on parle. L'Italien, l'Espagnol, le François demandent trois différentes sortes d'Eloquence : la Cour, la Ville & la Province n'en demandent pas moins. Le Villageois en veut aussi à sa manière ; par-tout mêmes vérités, par-tout différente Eloquence ; par-tout application aux traces dominantes, qui sont le centre des préventions ; par-tout changement de méthode pour réveiller par ces traces les accessoires qui s'y rapportent, ou pour renouveler par celles-ci les dominantes ; toujours pour cet effet en-

ployer des figures différentes, & prendre de nouveaux tours. C'est l'art d'amener l'auditeur au but que l'on se propose ; mais c'est un art que l'on n'acquiert que par une longue étude, & une aussi longue expérience. Je ne vous expliquerai pas tout ceci en détail ; un peu de méditation vous instruira plus que tout ce que je vous pourrois dire. Je suis, &c.

V. LETTRE.

De l'usage des belles lettres dans l'Eloquence.

A Prés vous avoir exposé mes sentimens sur l'Eloquence, je veux bien, Monsieur, puisque vous le souhaitez, vous marquer ce que je pense de tout ce qu'on appelle belles lettres. Ce que j'ai à vous dire là-dessus, dépend de ce que je vous ai déjà écrit. L'Eloquence est nécessaire par rapport aux gens du monde dans

30 *Lettres sur les Sciences*

la prédication de l'Évangile ; les belles lettres servent beaucoup à perfectionner l'Eloquence ; donc les belles lettres peuvent être employées utilement pour l'honneur & le progrès de la Religion. Quelque fécondité de génie qu'ait un Philosophe, quelque beauté d'imagination que la nature lui ait donné, il trouvera encore dans la lecture des anciens Orateurs, des anciens Poètes & Historiens, de quoi augmenter ses talens naturels.

L'usage du monde, les expériences de la vie, auxquelles on joint la réflexion, polissent l'esprit, & le déterminent à prendre les mesures propres pour se rendre traitable & insinuant. L'on trouve ces expériences & ces précautions dans les Homères, dans les Hérodotes, dans les Plutarques, & dans les autres. L'on peut donc tirer de grands avantages de la lecture de ces Auteurs, non seulement pour parvenir à l'Eloquence, mais encore pour s'établir dans cette politesse que demande le commerce d'une vie raisonnable.

& sur les Arts. 31

C'étoit dans cette vûë que les anciens Peres ont dit que nous devons nous servir des tours ingenieux & des pensées brillantes des Poëtes & Orateurs profanes, comme les Juifs se servirent des dépouilles des Egyptiens pour l'ornement du Tabernacle. Et assurément c'est avoir l'esprit sauvage, & rapprocher de la barbarie, que de songer à proscrire ce que les Auteurs payens nous ont laissé; c'est outrer la Philosophie, & l'assujettir à une sécheresse qui n'est pardonnable au Philosophe que lorsqu'il n'en peut sortir.

Nous voyons de grands abus dans l'usage des belles lettres; mais il ne faut pas s'en prendre à elles. C'est précisément la faute de ceux qui s'en nourrissent sans être munis des notions d'où dépend la solidité de l'esprit. Ils ne se sont point élevez au dessus du sensible; ils n'ont point essayé de la lumière intellectuelle; ils sont remplis des préjugés de l'éducation commune, & demeurent d'idées distinctes; dans cet état ils étudient

32 *Lettres sur les Sciences*

les langues , ils lisent avidement les Poëtes Grecs & Latins , les fables , les harangues , les histoires. Que peut-il arriver de-là , sinon que les préjugés se fortifient , & que l'imagination s'exalte , ne trouvant par-tout que ce qui la raffine ?

Il s'ensuit aussi qu'ils font consister la science dans la chute & la rencontre des mots , dans la mesure , la cadence & l'harmonie des expressions , dans la facilité à faire des images par contre-coup de ce qui leur a frappé les sens , dans ce qui n'est que de mémoire : & comme sur ce pied ils ne peuvent pas donner de la force à leurs discours , ni faire naître dans les autres cette lumière qui convainc doucement & puissamment , nous voyons aussi qu'ils ne présentent que des ombres de raisonnemens , de purs phanômes qui s'évanouissent , quand on les regarde de près. Ce qu'il y a de plus étrange , c'est que le cœur suit d'ordinaire les préventions de l'esprit , & qu'ainsi le goût dominant des belles lettres , & le dérèglement

des mœurs vont souvent de compagnie.

Le remède à ces inconveniens est de ne se faire homme de belles lettres qu'après s'être fait Philosophe. Il faut que l'intelligence regne sur l'imagination : il faut que par-tout la Raison soit la maîtresse, & l'imagination la servante. Il faut donc aussi s'être rendu familières les idées pures & de perfection avant que de faire provision d'idées sensibles ; il faut s'être dressé au plus exact raisonnement, & avoir connu la nature de tout ce qui se présente à l'esprit.

Nos Poètes & nos Orateurs, dites-vous, ne raisonnent-ils pas juste ? Ne voit-on pas le bon sens regner d'un bout à l'autre dans plusieurs de leurs ouvrages ? Lisez telle & telle Ode, telle & telle Tragédie, que de raison ! que de force ! que de délicat & de sublime ! C'est le dernier effort de l'esprit humain : toute sa raison, toute sa pénétration se bornent là. Cependant, ajoutez-vous, les Auteurs n'étoient point du nombre de

34 *Lettres sur les Sciences*

vos Philosophes. Voilà une objection qui impose ; mais souvenez-vous que l'on raisonne en deux manieres. Nous pouvons raisonner à la faveur de la lumiere qui nous éclaire dans nos perceptions , & qui nous découvrant le prix & la nature des objets , nous donne pour regle de nos choix l'Estre parfait lui-même. Nous pouvons raisonner en conséquence des impressions que le cerveau a reçues , & selon l'ordre de ces impressions. Cette derniere faculté de raisonner ne se rapporte qu'au sensible , elle n'a que l'imagination pour sujet & pour objet. C'est la part de vos Orateurs & de vos Poëtes : quelque sublime qu'ils prennent soin de lui attribuer , elle est partie inférieure & infiniment au dessous de l'intelligence pure qui s'élève à la lumiere dont elle fait toujours & sa règle & son flambeau.

Vous trouverez dans cette lumiere la source des sciences sublimes & de perfection : vous trouverez en vous-même la source des Mathématiques , dans vos perceptions relatives à l'é-

& sur les Arts. 39
tenduë, dans l'idée de l'étenduë, née
avec vous & représentative de la ma-
tiere. Mais vous ne trouverez la ma-
tiere des plus excellentes Tragédies
& de toute la science de bel esprit,
que dans les traces du cerveau, dans
lesquelles l'esprit du Poëte borne les
jugemens & les comparaisons. Cette
sorte de science tient donc le dernier
rang. Mais cela n'empêche pas que
le Philosophe ne puisse, comme je
vous l'ai fait voir, l'employer avec
succès pour l'établissement des véritéz
essentielles. Je suis, &c.

VI. LETTRE.

*De la nature & de l'usage des
Mathématiques.*

J'Ai toujours remarqué en vous,
Monsieur, un grand goût pour les
Mathématiques; mais il me semble
que vous n'en distinguez pas assez la
nature & l'usage. Elles peuvent beau-

36 *Lettres sur les Sciences*

coup servir dans le commerce de la vie humaine. C'est par le calcul & les mesures que l'on distingue les saisons, & que l'on marque le temps des révolutions des Planètes ; elles déterminent les longitudes & latitudes tant au Ciel, que sur la Terre ; ce qui sert particulièrement pour la navigation. Elles déterminent l'action des forces opposées, & le point de leur équilibre : d'où dépend la perfection des machines & la solidité des édifices. Enfin n'y ayant que du plus & du moins dans toutes les parties de la nature corporelle, il faut à tous momens en faire des comparaisons dans les exercices qui regardent le bien du corps : & c'est précisément la science des Mathématiques, dont l'étendue par conséquent est immense.

C'est pourquoi si vous bornez vos connoissances aux propriétés de la matière & aux commodités de la vie sensible ; si vous pensez qu'il n'y ait rien de plus grand, ni de plus utile ; n'étudiez, n'admirez que les Mathématiques ; observez les situations des

corps célestes, mesurez tous les rapports de leurs mouvemens, comparez perpétuellement les forces des différens corps, occupez-vous de leurs masses & de leur vitesse : appliquez-vous particulièrement aux lignes courbes qu'ils décrivent, remarquez-en bien les propriétés : poussez jusqu'aux infiniment petits, & ne marchez jamais sans un crayon & un compas, pour tracer dans l'occasion les objets de votre esprit. Souvenez-vous seulement que pour être recherché du public, & obtenir son estime, il faut lui préparer des choses ou commodes ou agréables. Ce Public est un assemblage d'hommes curieux & intéressés, qui en reviennent toujours à ce qui flatte les sens. Vous aurez beau élever vos spéculations au dessus de tous les ouvrages de l'art, & en faire la règle de ce qui part de plus merveilleux de la main des ouvriers, l'on préférera toujours à vos plus exactes démonstrations, à votre calcul & à vos lignes ce qu'un excellent ouvrier travaillera de génie, sans bar-

38 *Lettres sur les Sciences*

boitiller sur le papier ni sur l'ardoise. Ce seront vos règles que l'ouvrier aura suivies sans en pouvoir discourir ; mais dans la vie humaine le point est de suivre ces règles , elles ne sont dans la simple spéculation qu'un amusement à l'esprit ; elles le laissent toujours dans la disette & dans la stérilité.

Mais si vous voulez connoître ce que vous êtes , vous occuper pour vous-même & pour votre perfection , découvrir vos véritables rapports , n'être point la dupe du préjugé , toujours discerner le vrai d'avec le faux , le juste d'avec l'injuste , laissez ce qui appartient à la matière , ce qui n'est que situations & figures comparées les unes aux autres , élevez-vous au dessus de l'étendue , de tout ce qui regarde le corps ; une vaste lumière se présentera à vous , votre attention vous y fera puiser ; sous sa direction vous entrez dans les voyes de la science , vous trouverez le bonheur solide. Pensez-vous que cette disposition vaille bien la facilité de

comparer des lignes & de calculer :

Vous prétendez que l'une doit servir à l'autre, & que les Mathématiques donnent à l'esprit la justesse nécessaire dans toutes les autres sciences: permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur. La Dialectique est ce qui rend l'esprit juste. Si les Mathématiciens ont de l'exacritude dans leurs calculs & dans tous les rapports qu'ils comparent, ils la doivent à la Dialectique, selon les règles de laquelle ils posent des axiomes, définissent leurs termes, & forment des propositions sans fin, qui dépendent les unes des autres: mais ce sont des axiomes & des définitions qui ne regardent que l'étenduë. Les autres sciences ont de même leurs axiomes & leurs définitions propres qui n'ont rien de commun avec les notions de la Géometrie.

Vous aurez beaucoup de disposition par les Mathématiques à vous connoître en édifices, en machines, en proportions sensibles; mais elles se borneront là. Pour discerner la vraie

40 *Lettres sur les Sciences*

d'avec la fausse politique, les bonnes d'avec les mauvaises loix, tout ce qui appartient à la morale, elles ne vous serviront de rien. Ce qui est si vrai, qu'ordinairement les Mathématiciens ne trouvent du vrai & du faux qu'autant qu'ils trouvent où mesurer par des lignes & par des nombres.

Ainsi je vous dis encore, que pour parvenir aux sciences sublimes & essentielles, vous devez munir vôtre esprit des notions qui en sont les premiers principes; le munir, dis-je, par l'attention à la lumière universelle des Intelligences. De ces notions vous tirerez des conséquences comme font les Géomètres par rapport à leur objet: vous garderez comme eux les règles de la Dialectique. Voilà l'esprit géomètre que vous devez souhaiter.

Les Mathématiciens qui n'ont point eu de préjugé à combattre, ont mieux suivi ces mêmes règles dans l'étude de leur science, que les autres sçavans qui par-tout ont trouvé la nature corrompue en leur chemin. Ce succès

Succès des Mathématiciens les a fait regarder les uns des autres comme les auteurs des raisonnemens exacts ; mais il ne s'en suit pas que la Dialectique ne soit que pour eux ; vous la trouverez en vous-même par l'application de v^otre esprit à la lumiere qui vous est communiquée , & en comparant ce que vous dicte cette lumiere avec les expériences de la vie.

Pendant que vous étiez enfant , & dans l'impuissance de vous opposer au préjugé , vous avez dû par l'usage de la règle & du compas vous accoutumer à vous rendre attentif. Car toute l'exactitude des sciences depend de l'attention. Mais aujourd'hui vous n'êtes pas un enfant , & on ne vous invite pas à mesurer & calculer ce qui se passe dans la nature corporelle ; vous pouvez rompre ses barrières , & élevé au dessus du sensible considerer ce que chaque bien est en lui-même , & vos rapports essentiels ; vous le pouvez , & vous êtes coupable si vous ne le faites pas.

Vous craignez que cette contempla

42 *Lettres sur les Sciences*

tion ne fuffit pas pour vous occuper. Croyez-moi, elle vous menera plus loin que les Mathématiques, & elle vous remplira d'une joye si solide, que vous regretterez tout le temps que vous n'y aurez pas employé.

Comme un des emplois de l'ame est de travailler pour la conservation du corps, il ne se peut qu'elle ne goûte quelque douceur en avançant dans les Mathématiques qui ont pour fin la vie purement corporelle; mais comme ce rapport de l'ame au corps est infiniment inférieur au rapport qui est entre elle & le Créateur, elle goûte aussi des douceurs infiniment plus grandes à consulter la lumière qui lui découvre les voyes de la perfection; & assurément elle n'a pas besoin de Mathématiques pour se faire des idées justes quand cette lumière la dirige.

Je ne sçai pas quel usage vous ferez de cette Lettre; mais vous devez juger que je l'ai écrite dans un entier desintéressement. Je n'ai aucunement prétendu rabaisser les Mathématiques, mais seulement en marquer la juste

valeur. Car comme il est ridicule de mépriser aucune science, il y a danger aussi d'estimer l'une ou l'autre plus qu'elles ne valent. Vous m'en direz votre sentiment. Je suis, &c.

VII. LETTRE.

Sur le même sujet.

J'ai déjà répondu par avance, Monsieur, aux objections que vous me faites en faveur des Mathématiques. Vous en faites la véritable Dialectique, & il n'y a qu'elles selon vous qui puissent nous donner accès aux autres Sciences : c'est que vous confondez toujours la connoissance des rapports des lignes & des nombres avec l'esprit dialectique en général.

Sans l'esprit dialectique, c'est-à-dire, sans l'esprit de clarté, d'exactitude & de précision, il n'y a point de progrès à espérer dans les Sciences. Cela est certain : mais on peut acque-

44 *Lettres sur les Sciences*

rir cet esprit sans comparer ni des nombres ni des lignes, du moins sans en faire une étude, & prenant seulement pour exemple ce qu'il y a de plus commun & de connu de tout le monde.

Quand il s'agit de l'étendue ou matière, l'esprit dialectique dépend de l'attention aux idées de figures & de mouvemens ; mais quand il s'agit du gouvernement & de la conduite de la vie, il dépend de l'attention à la lumière qui nous est communiquée à tous pour nôtre perfection. Toutes les idées qui se rapportent à la matière, sont en nous-mêmes, & point différentes de l'ame ; elles ne regardent que la vie corporelle : mais la lumière qui tend à nous rendre parfaits, est hors de nous ; elle ne se prête à l'esprit que pour la vie intellectuelle. Ainsi l'esprit géomètre qui s'attache aux nombres & aux lignes, n'a rien de commun avec l'esprit de clarté qui s'attache aux sciences de perfection. Ce qui est nécessaire pour l'un & pour l'autre, c'est une exacte Dia-

lectique, qui consiste à discerner les idées distinctes d'avec les idées confuses, & à distinguer exactement les termes qui les expriment; à ne joindre au sujet que l'attribut qui lui convient, & à trouver un moyen qui fasse appercevoir sûrement la convenance de l'un & de l'autre: opérations toutes simples, & dans lesquelles l'Auteur de la nature nous conduit comme par la main.

Il est vrai, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, que les Géomètres qui n'ont point été séduits du préjugé, ont parfaitement suivi cet ordre que la raison découvre; & que ceux qui ont écrit des qualitez des substances, & des règles de la vie, l'ont mal suivi; mais on peut en revenant sur ses pas retrouver ce même ordre & le suivre; il n'est point nécessaire pour y parvenir, d'avoir recours aux Géomètres. Cet ordre étoit avant eux; ils ont pu le suivre pour prouver les rapports des lignes & des nombres; nous le suivrons de même, si nous voulons, pour établir les fon-

46 *Lettres sur les Sciences*

demens de la vie raisonnable ; ils ont leurs idées d'étenduë, nous avons les nôtres de perfection ; nous pouvons les uns & les autres mettre nos idées en œuvre ; ils peuvent puiser dans leurs propres perceptions, dans l'idée de l'étenduë, née avec eux ; nous pouvons puiser dans la lumière universelle des esprits qui subsistoit avant le monde, & qui ne s'éteindra jamais.

Ainsi ne dites plus que les bons livres de Morale & de Politique, de Critique & d'Eloquence doivent l'ordre & la précision que nous y trouvons, à la Géométrie de leurs Auteurs. Ils pouvoient être Géomètres ces Auteurs ; mais ce fut par la clarté de leurs idées & par la Dialectique, qu'ils mirent de l'ordre & de la précision dans leurs livres : la Géométrie n'a que faire là.

L'exactitude à comparer des lignes & des nombres *plis*, pour ainsi dire, l'esprit au *vrai* ; mais c'est au *vrai* qui regarde la matiere ; ce *vrai* n'a rien de commun avec le *vrai* qui regarde

la perfection. Les vérités s'éclaircissent les unes par les autres ; mais ce sont les vérités d'un même ordre, celles qui ne sont que des rapports de lignes, n'atteignent point à celles d'où dépend la sagesse des esprits ; les unes & les autres sont de deux ordres trop différens. Les Mathématiques nous rendent le *vrai* familier ; mais encore une fois c'est le *vrai* numérique & géométrique : le *vrai* métaphysique n'est pas de leur ressort, il est trop au dessus d'elles. L'on ne reconnoît cette dernière espèce de *vrai* au premier coup d'œil & presque par instinct, que par l'habitude de s'élever au dessus de soi-même, qu'après avoir bien connu les substances, & s'être rendu familiers les rapports qu'elles ont entre elles.

Ce n'est point parce qu'un Descartes fut Géomètre, qu'il devint grand Philosophe ; il fut excellent Géomètre, parce qu'il sçavoit raisonner. Qui peut le plus peut le moins ; s'il étoit capable des raisonnemens sublimes, il l'étoit à plus forte raison de

48 *Lettres sur les Sciences*

ceux qui n'ont que la matiere pour objet : il suivit dans les uns & dans les autres la même méthode , mais sous des directions infiniment différentes. Quand il lui arrivoit de raisonner mal sur la Nature ou la Morale , ce n'étoit pas la Géométrie qui l'abandonnoit ; c'étoit le préjugé qui le gaignoit , & l'art de raisonner qu'il négligeoit.

Le charme , dites-vous , que l'on éprouve dans les *séches observations de l'Algèbre* , est la plus forte preuve que l'esprit est né pour la vérité : mais l'esprit n'est pas né pour le vrai de l'Algèbre. L'inquietude qu'il éprouve dans les voyes de l'erreur , marque sensiblement que la vérité est l'objet qu'il doit uniquement embrasser : la douceur qu'il goûte à la découvrir est aussi une preuve qu'il est né pour elle ; mais comme c'est l'absence de la vérité de perfection & de justice qui met l'ame dans l'inquietude & dans le trouble , il n'y a aussi que la présence de la même vérité qui lui donne une joye solide. Ainsi ce charme qu'éprouvent

& sur les Arts. 49

prouvent vos hommes d'Algèbre, pourroit bien être de ceux qu'éprouvent les curieux d'érymologies; quand ils ont pû remonter jusqu'à la source d'un mot, ils se trouvent alors dans une tres-sensible satisfaction. Ce n'est pas apparemment de ces joyes-là que vous cherchez.

Vous ajoutez qu'à ne prendre les hommes que dans l'état naturel, rien ne leur est plus utile que la connoissance des Arts d'où dépend la conservation de la vie. Mais à les prendre dans l'état de la grace, où nous vivons, est-ce encore la même chose? Dans l'état purement naturel aurions-nous un plus grand intérêt que de nous connoître nous-mêmes, & de suivre la lumiere du Créateur? Les Arts sont nécessaires à la vie, mais c'est à la vie corporelle; la vie de l'ame, que nous ne pouvons trouver que dans les vérités essentielles de justice & de perfection, est, ce me semble, préférable & capable de nous occuper. D'ailleurs la nécessité des Arts ne rend pas nécessaires les

50 *Lettres sur les Sciences*
observations sèches de l'Algèbre. L'on
a beau dire que toutes les découvertes
qui paroissent stériles, ne le sont pas ;
que plusieurs ne le sont que pour un
temps ; & que ce qui n'a semblé qu'un
jeu d'esprit, vient quelquefois à pro-
duire de grandes commoditez ; un
seul exemple pour le prouver ne suf-
fit pas ; elles sont presque toujours
stériles. Cela suffit pour donner aux
ouvriers qui travaillent de génie, un
avantage infini au dessus des simples
spéculatifs.

J'avouë que l'usage des *observa-
tions sèches de l'Algèbre* devrait être
d'accoutumer l'esprit à vaincre la lé-
gèreté ordinaire aux hommes de ju-
ger sans connoître, & de lui donner
l'habitude de n'admettre que ce qu'il
auroit clairement compris. Mais nous
avons l'expérience d'effets contraires.
Nous voyons trop souvent des obser-
vateurs qui jugent de tout, & qui re-
çoivent tout comme le commun des
hommes ; leur attention les abandon-
ne, quand il ne s'agit plus ni de li-
gnes ni de nombres ; nous voyons

& sur les Avis.

même qu'ils négligent assez ce qui ne s'exprime ni par des nombres ni par des lignes, ou qu'ils veulent y assujettir ce qui ne peut être représenté aux sens. Je vous en ai averti.

Cette disposition ne se trouve pas dans ceux que l'éducation & l'étude ont élevés au dessus des préjugés populaires, & munis des grandes notions, d'où dépend la perfection de l'esprit. Mais observez nos jeunes Mathématiciens, & jugez s'ils s'intéressent fort pour les vérités capitales, ou s'ils veulent connoître autre chose que la matière & les rapports de ses parties & de ses mouvemens.

Le remède à cette prévention est de ne point trop donner aux enfans le goût des Mathématiques, & de ne leur en faire apprendre qu'autant que ce qu'ils doivent sçavoir de Physique le demande, & pour les accoutûmer à se rendre attentifs dans tout ce qui regarde la vie humaine & raisonnable. Elles seront assez poussées par ceux que le Public en a chargés, & que leur génie y entraîne. Pendant

32 *Lettres sur les Sciences*

qu'ils s'exercent sur la matiere, exerçons-nous sur la lumiere qui nous invite à la perfection ; cherchons sous sa direction ce qui fait le bon citoyen, le bon ami, le bon pere de famille ; cherchons le prix de chaque chose, & ce qui rend l'homme juste. De cette meditation dépend le bonheur de la vie.

Il ne vous reste, ce me semble, à m'opposer que l'autorité de Platon, qui écrivit à l'entrée de son Académie, que personne n'y entrât sans être Géomètre. Mais ou Platon ne parloit qu'à ceux qui vouloient être simplement Physiciens ; ou par *Géométrie* il entendoit l'esprit dialectique dont les Géomètres ont fait usage dans leur science ; ou en un mot, Platon ne sçavoit pas trop bien ce qu'il disoit. Vous voudrez bien me permettre cette liberté philosophique, Je suis, &c.



VIII. LETTRE

*Sur l'objet des Géomètres, & sur
celui des Philosophes.*

IL faut que je me défende, Monsieur, sur le reproche que vous me faites. J'ai bien changé, dites-vous. Après avoir soutenu tant de fois, que la substance même de l'Estre parfait étoit la source où les Mathématiciens puisoient, je fais entendre aujourd'hui qu'ils tirent tout de leurs propres perceptions, & que la lumière ne les conduit point dans leur science. Ils voyent pourtant bien clair, ajoutez-vous; & s'il n'y a de lumière qu'en Dieu, il faut que ce soit la lumière de Dieu même qui les éclaire: ce qui est une bonne preuve de la nécessité des Mathématiques pour l'acquisition des autres Sciences.

Je répons 1°. que vous poussez ici l'opinion des Mathématiciens à l'ex-

94 *Lettres sur les Sciences.*

cés. Si la lumière divine éclaire l'esprit dans la Géométrie, elle le conduit à plus forte raison dans l'étude de la Morale & de la sagesse. Et comme il n'est pas nécessaire de sçavoir la Morale pour devenir Mathématicien, il n'y a nulle liaison aussi des Mathématiques avec la Morale qui a ses principes simples & distincts, comme la Géométrie a les siens.

2°. Que j'ai eu tort d'imaginer la substance de Dieu comme étendue & représentative de la matière. Je n'y avois pas fait assez de réflexion. Où en serions-nous si nous appercevions les propriétés de l'étendue, & l'Estre parfait lui-même dans une même substance ? Voici comme je m'explique présentement.

Nôtre ame a deux rapports ; l'un à l'Estre parfait, qui est son Auteur ; l'autre au corps qu'elle doit conserver. Pendant qu'elle suit le premier rapport, elle est sous la direction de la lumière naturelle, qui lui découvre la règle des mœurs & les voyes de la sagesse. Pendant qu'elle s'appli-

que à la conservation de la vie corporelle & sensible, elle n'est dirigée que par ses propres perceptions relatives à la matière : la lumière est dans ses perceptions, lumière ténébreuse comparée avec celle que nous pouvons contempler pour nous rendre parfaits ; mais assez bonne par rapport à ce qui est purement corporel. C'est une suite naturelle de la subordination des substances. Dieu est au-dessus de l'ame ; il faut que dans ce qui la regarde essentiellement, elle soit conduite par la lumière de Dieu même ; elle ne peut trouver l'Être parfait, & en faire son modèle, qu'à la faveur de la lumière de l'Être parfait. L'ame est au-dessus du corps, & destinée à le conduire ; elle doit trouver en elle-même de quoi connaître le corps, & tout ce qui convient au corps. Ainsi toute la clarté de la science des Mathématiciens est dans l'exactitude du rapport de leurs perceptions à la divisibilité de la matière, dont ils ont une idée ou perception unie & générale ; perception qui

76 *Lettres sur les Sciences*

dure autant que l'union de l'ame avec le corps , & qui est comme le fonds où ils travaillent par l'attention. C'est-là qu'ils trouvent les nombres , toutes les quantitez & leurs rapports ; les quantitez , en concevant des lignes & des surfaces ; les nombres , en concevant des quantitez doubles , triples , décuples les unes des autres.

Enfin tout est profane dans les Mathématiques ; elles n'ont pour objet ou que la satisfaction d'une vaine curiosité , ou que des arts qui se terminent au bien du corps , & qui trop souvent ne font que servir à l'ambition des hommes : elles ne sont donc point dirigées par la lumiere éternelle. Tout est saint dans cette lumiere ; elle ne doit se communiquer à nous que pour nous rendre parfaits. Aussi est-elle l'objet du Philosophe , comme l'étendue est l'objet du Géomètre.

La matiere & les rapports de ses parties ne sont pas un objet digne d'une pure Intelligence , capable de s'unir à l'Être infiniment parfait. L'ame ne doit donc avoir d'idées per-

manente de la matiere, qu'autant que son état l'oblige à travailler pour un corps. Vous verrez toutes ces questions dans un Traité fait exprés.

Je m'étois engagé dans un sentiment contraire sur des raisons apparentes, & par la foiblesse de celles qu'on y oppoſoit. Je trouvois du sublime à considérer une correspondance perpétuelle de l'action d'une étendue divine sur mon ame, à l'action d'une étendue matérielle sur mes organes. J'étois charmé de me représenter mon ame comme immédiatement unie à un corps intelligible & immortel dans une substance éternelle. Jugez jusqu'où l'on peut pousser la spéculation sur ce plan. J'étois content de trouver par-tout l'Être universel sous toutes sortes de formes intelligibles, & de penser que c'étoit l'union de ces formes & de mon ame dans mes perceptions, qui faisoit tous les biens & tous les maux de ma vie. J'en parle même encore avec plaisir. Mais qu'il y a de différence entre ce qui plaît à l'imagination, & ce qui

38 *Lettres sur les Sciences*
est vrai à l'esprit ! J'espère qu'un jour
vous en ferez un bon témoin. Je
suis, &c.

IX. LETTRE

*De la nature & de l'usage de la
Peinture, de la Poësie, & de
la Musique.*

IL faut, Monsieur, puisque vous le
souhaitez encore, que je vous dise
ce que je pense des beaux Arts, prin-
cipalement de la Peinture, de la Poë-
sie & de la Musique, dont vous dites
que les hommes paroissent enchantez.
Pour juger du prix d'un objet, il ne
faut pas considérer s'il enchante les
hommes ; il faut le considérer en lui-
même, & chercher à quoi il peut
aboutir.

La Peinture, la Poësie & la Musi-
que coulent d'une même source ; elles
ont les mêmes fondemens, elles ont
une même fin. Le Peintre forme des

images par le pinceau, le Musicien réveille celles du cerveau par la voix, le Poëte les exprime par la parole. Ces expressions extérieures supposent d'une part des images archétypes requës par l'impression de tout ce qui frappe les organes des sens; & de l'autre, une infinité de perceptions dans l'ame relatives à ces mêmes images.

Un bon Peintre a le cerveau d'une trempe heureuse, les fibres en sont si déliées & si pliantes, qu'elles reçoivent & retiennent l'impression de tous les traits d'un objet extérieur dans toutes les circonstances. En conséquence de tant d'impressions, l'ame est comme saisie d'autant de perceptions relatives à tous ces traits. Ces mêmes perceptions sont réciproquement accompagnées d'un mouvement d'esprits qui rayonnent autour de l'image formée dans le cerveau, & qui se répandant vivement depuis cette même image jusqu'aux extrémités des doigts du Peintre, remuent le pinceau d'une manière propre à former une autre image parfaitement

60 *Lettres sur les Sciences*

relative à celle d'où ils sont partis.

Il ne manque au Poëte que l'usage du pinceau pour faire tout ce que fait le Peintre. Ce sont mêmes impressions dans le cerveau, mêmes saillies, mêmes mouvemens d'esprits qui se répandent dans les organes de la voix, & y forment les paroles, auxquelles nous avons attaché nos perceptions relatives aux traits & aux situations de chaque objet extérieur : ses paroles prononcées ou écrites font sur le cerveau le même effet que les tableaux. Il sçait même, en renouvelant les traces déjà formées dans son cerveau, représenter par les assemblages qu'il en fait, des objets qui ne se trouvent point dans la nature extérieure. Le torrent impétueux des esprits dont son cerveau est agité, lui fait faire ces assemblages ; & l'expression qu'il en fait au dehors par ses paroles, fournit encore au Peintre de quoi enrichir son Art.

Le Musicien n'ayant reçu que par l'oreille les impressions d'où dépend le sien, fait des images à sa maniere :

& sur les Arts. 61

Les cris de joye, d'admiration, de crainte, de douleur, d'accablement ont frappé son cerveau : le langage de l'amour, de la haine, de l'indifférence, de la fureur, de la tristesse, de la langueur en ont fléchi les fibres ; son ame émue selon les loix de l'union qu'elle a avec le corps, fait prendre aux esprits en conséquence de ses émotions, de nouveaux mouvemens ; & par les tremoussemens qu'ils reçoivent dans les organes de la voix, ils y forment les différens tons de la Musique. Le Musicien n'a qu'à mettre dans ces mêmes tons les rapports que l'expérience lui a appris s'accommoder avec l'oreille. Après cela il ne manque jamais d'exéiter dans les autres les mêmes émotions qu'il éprouve en lui-même ; il peint, pour ainsi dire, les passions, & les fait naître des tons qu'il a mesurez.

Voilà d'où dépend le charme de vos Arts enchanteurs. L'ame y est en effet toute occupée de ce qui touche les sens, de ce qui les réveille & les anime ; elle ne regarde que la nature

62 *Lettres sur les Sciences*

corporelle & les sensations qui s'y rapportent. Si elle raisonne, c'est uniquement sur les traces regnantes dans le cerveau, & en comparant ensemble des perceptions uniquement relatives au corps, selon les expériences qu'elle a de ce qui émeut les affections. Habile est celui qui fait ces comparaisons exactement & dans toutes les circonstances que la nature présente aux sens. Un Peintre, un Poëte, ou un Musicien, dont le cerveau est dur & remué d'esprits grossiers, les fait mal; n'attrapant que ce que la nature a de moins fin, il ne fait que des images qu'on méprise.

Mais quelque excellent qu'il soit, les raisonnemens qu'il fait dans l'exercice de son Art, sont destituez de lumière; il est plongé dans l'imagination, livré à ce qu'on appelle phantômes; il n'a pour guide que ses perceptions relatives aux objets qu'il retrace.

Cependant comme dans l'ordre naturel l'Imagination est la servante de

Et sur les Arts. 63

La Raison, des Tableaux & une Musique peuvent aussi amuser innocemment la sensibilité naturelle, pendant que des vérités salutaires pénètrent jusqu'à l'intelligence, & soumettent l'ame à la lumière d'où elles émanent ; il ne faut pour ce bon effet que des dispositions intérieures que la Foi & la Charité produisent.

En général la Musique, même la plus autorisée, est un écueil. Ses modulations & ses consonances réveillent indifféremment par elles-mêmes les affections pour les vrais & pour les faux biens : mais des ames déjà enchantées par le commerce de la vie, ne manquent gueres de rapporter leurs émotions à ce qui est purement sensible. Le Musicien a intérêt de s'accommoder à cette disposition générale ; aussi ne pense-t-il dans ses accords qu'à flatter les sens, & à passionner les cœurs ; & ils suivent toujours son desir.

Un Poëte aura voulu spiritualiser la Poësie, ne pensez pas qu'il tienne ferme dans le mystique ou le moral

64. *Lettres sur les Sciences*

qu'il a entamé : il n'y donne que du brillant , & rentre aussi-tôt dans les fictions , dans le profane & dans la fable : ce qu'il a élevé d'une main , il sçait le détruire de l'autre. Ecoutez le plus délicat & le plus fameux.

a *Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas*

Regumque turres, ò beate Sexti!

Vita summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

*Jam te premet nox, fabulaque manes,
Et domus exilis Plutonia; quò simul
meâris,*

Nec regna vini sortiere talis,

b *Nec tenerum Lycidam mirabere, quo
calet juvenus*

Nunc omnis, & mox virgines tepebunt.

c *Integer vita scelerisque purus*

Non eget Mauris jaculis, neque arcu;

Nec venenatis

d *Namque me sylvâ lupus in Sabinâ.*

Dum meam canto Lalagen, & ultra

a Hor. lib. 1. Ode 4. b Hor. ibid. c Hor. lib. 1. Ode 22. d Hor. ibid.

Terminum

& sur les Arts. 65

*Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem.*

C'est que l'objet de son Art est de plaire, d'éblouir, d'enchanter, d'animer les passions ; il en revient toujours là, & il y réussit toujours.

Le Peintre suit la même route ; mais sçachant que son Art n'a qu'un langage muet, & ne peut peindre ni les biens ni les maux intérieurs, il veut se dédommager par figures & personnages ; il peint toute la nature visible, & en faveur de la passion la plus flatteuse du cœur humain, souvent il expose aux yeux ce qui offense la pudeur ; alors il touche vivement ; & par-là il remédie à la disette de son pinceau.

Voilà vos Orphées & vos Amphions, vos Anacréons & vos Horaces, vos Phidias & vos Apellés. Vous voyez leur but, leurs principes, leur objet, les effets de leur Art. Jugez si sans danger l'on peut se familiariser avec eux, lorsque l'esprit n'est pas muni des notions lus

¶ *Lettres sur les Sciences*
mineuses qui l'élevent au-dessus d'un
sensible.

Dans tous les temps la prospérité
des nations a suscité de ces hommes,
dont le génie trouve les occasions de
se cultiver dans l'abondance publi-
que. Le luxe toujours de concert avec
la sensualité que les temps heureux
réveillent, les a élevés ; ils entretiennent
la sensualité & le luxe. C'est
qu'alors la servante est devenuë la
maîtresse, l'imagination a pris l'em-
pire ; & comme dans son usurpation
les hommes généralement lui applau-
dissent, elle pousse aussi de plus en
plus la tyrannie. Mais une telle dis-
position produit bien-tôt le mépris
des Loix & de la Morale ; & de ce
mépris quels maux n'arrive-t-il pas ?

Pesez bien ce que la Peinture, la
Poësie & la Musique ont de fort &
de foible ; lisez en, si vous le pou-
vez, tous les ouvrages ; cherchez les
causes de ce jeu de cerveau & des émo-
tions qui le suivent. Mais ne soyez
ni Peintre, ni Poëte, ni Musicien ;
abandonnez le país de l'imagination.

& sur les Arts. 67

à ceux que leur sensibilité entraîne, & qui par leur éducation & les circonstances de leur vie, ne connoissent rien de meilleur. L'imagination doit aux sens tout ce qu'elle est, tout son fonds, toutes ses richesses : qu'elle rende aux sens ce qu'elle en a reçu. Elevez-vous à la lumière des Intelligences ; faites-en vôtre unique objet, & vôtre éternelle directrice. Par-là vous ne serez pas de ce monde, il ne vous jugera propre à rien ; mais vous serez à couvert des passions qui le troublent, & qui le déchirent. Par les hautes vérités que le soleil intérieur vous découvrira, vous goûterez des douceurs d'autant plus solides, que le monde dans ses dissipations, & la troupe des faux sçavans sont moins en état de les comprendre. Je suis, &c.

Permis d'imprimer. Ce 29. Mars 1704.
M. R. DE VOYER D'ARGENSON.